

COMMENT PRIER ?

Le Seigneur a, un jour, conseillé à ses disciples de fermer leur porte pour prier.

Mais un autre jour, il leur a appris le Notre Père sur une route et parmi beaucoup de gens. Lui-même a prié dans la solitude et dans la foule.

Si un chrétien sait qu'il doit prier en certains lieux –Jésus priait dans le Temple- il doit savoir aussi qu'il peut prier partout.

LE SACRIFICE DE LA PRIERE

La prière qui nous est d'abord demandée est un sacrifice. C'est un prélèvement de temps dont le seul but est d'être offert à Dieu

Cet aspect de la prière est capital pour nous car il est dans notre vie quotidienne le rappel, la mise en acte, de l'appartenance à Dieu que nous prétendons avoir choisie

Vu sous cet angle, prier, c'est préférer Dieu

C'est aussi aimer sans faux-semblants les autres, car Dieu n'aurait pas besoin de nos sacrifices, du sacrifice que, pendant la prière, nous devons devenir, s'il n'y avait pas besoin de rédemption : nous ne sommes plus des innocents, nous sommes des rachetés dont le rachat pratique est toujours à achever.

C'est enfin fortifier en nous la volonté de sacrifice sans laquelle le célibat, l'obéissance, le courage à souffrir resteront anémiés.

Des convictions solides dans ce domaine sont ce qui nous permettra de trouver un temps donné à Dieu seul et que, actuellement, nous avons continué à fixer à deux heures. Des raisons vraies de ne pas trouver ces deux heures peuvent exister de façon constante : dans ce cas, d'autres solutions, hebdomadaires par exemple, doivent être trouvées ; ou bien ces raisons sont épisodiques ; il faut alors les reconnaître clairement, ne pas se laisser inquiéter ou tirailler, mais ne pas "trainer" quand les impossibilités exceptionnelles disparaissent.

Pour l'indispensable, le nécessaire à la vie de ceux qu'on aime ou à sa propre vie, on trouve toujours le temps qu'il faut.

Ce n'est donc pas le temps qu'il faut chercher en premier : il y a neuf chances sur dix qu'on ne le trouvera pas. Ce qu'il faut chercher d'abord, **c'est pourquoi il est nécessaire de trouver du temps** pour prier.

En prenant pour exemple les deux heures qui, généralement, sembleraient actuellement possibles pour nous, elles ne le deviennent que si on les considère comme nécessaires.

Je pense qu'on peut nous objecter l'impossibilité où se trouve la mère de famille de prélever sur sa journée le même temps, quel que puisse en être son désir.

C'est là qu'il nous faut revenir à la notion de sacrifice, et non de sacrifice particulier, mais de sacrifice global que constitue, en somme, la mise en état d'appartenance à Dieu.

C'est justement parce que nous avons été choisis de n'être pas des mères de famille, de ne pas être mariées à un homme, que nous **devons** donner à Dieu un temps tout pur, que beaucoup des autres femmes **doivent** accepter de ne pas lui donner, parce qu'elles le doivent soit à leur mari, soit à leurs enfants.

Mais il est une chose dont il faut bien prendre conscience. Même dans notre vie, ce sacrifice de notre temps entraîne presque toujours une peine, une difficulté, un surcroit pour nos sœurs ou pour l'une d'elles.

De personne nous ne devons considérer que quelque chose nous soit dû, même quand c'est entendu d'avance ; et il n'est jamais défendu d'essayer de voir avec celle que nous allons gêner, s'il ne serait pas possible de la gêner moins.

En revanche, quand de gré ou de force, la prière s'amenuise dans notre vie, cela ne doit pas se passer silencieusement, nous devons le signaler aux autres qui, à leur tour, doivent réfléchir à ce qui, dans cet état de choses, dépendrait ou de nous ou d'elles.

Sans cette réciprocité pratique et pratiquée, il y aurait, inévitablement, des tentations, elles aussi réciproques qui, laissées en état, ne pourraient devenir que des manques de charité ou des jugements, muets peut-être, mais stériles.

Il n'est peut-être pas inutile aussi de signaler qu'il peut y avoir conflit entre un devoir de charité fraternelle entre nous et un temps de pure prière ; une tentation particulièrement aiguë chez l'une ou l'autre qui demande l'échelonnement de la présence de toutes ou celle de certaines ; une maladie, une surcharge professionnelle, apostolique, fraternelle que l'aide d'une ou de plusieurs peut rendre viable.

Dans tous ces derniers cas, je crois pouvoir affirmer que, la plupart du temps, c'est la prière qui a dû subir ou des compressions ou des suppressions. Or, entre nous, dans des cas analogues, nous devrions avoir l'énergie –là il en faut quelquefois- de trouver un moyen qui sauvegarde la prière, quitte à la revêtir de formes inhabituelles. C'est en premier le devoir de celle qui est "aidée".

Madeleine Delbrêl
Œuvres complètes-Tome 15
Pages 43-45

LA FRATERNITE, AIDE A NOTRE VIE

“Notre” fraternité n’est pas toute “la” charité “fraternelle”, elle n’est que charité fraternelle. Sans la charité fraternelle, elle serait presque inexistante.

Quoique, jusqu’à présent, nous l’ayons vécue sous le même toit sauf exception, ce même toit, lui, n’est pas essentiel.

La vie en fraternité concrète nous est, elle, un moyen essentiel même si le toit en commun n’existe pas, ce n’est pas lui qui la constitue.

Elle doit venir de la Charité

Nous ne nous réunissons pas à cause d’une parenté de chair et de sang

- ni autour d’une profession commune ;
- ni à cause d’une même origine sociale ;
- ni pour le bien d’une classe ou d’une race ;
- ni au nom d’une amitié préalable ;
- ni dans les limites d’un âge.

Il en résulte que nous ne devons pas compter sur ce qu’apporteraient à notre vie en commun : les instincts familiaux, la similitude d’éducation, la sympathie des tempéraments, les compréhensions affectives, l’imprégnation des mêmes faits contemporains.

Nous ne pouvons compter, comme base et comme nerf de notre vie en commun, que sur la charité fraternelle.

Elle doit aller vers le Christ.

C’est pourquoi la vie en commun est le mode privilégié d’utiliser les grands moyens nécessaires à notre but, une vie qui ne peut être vécue qu’en usant sans cesse de ce que nous pouvons saisir de plus sûrement dans la charité théologale : la charité fraternelle. Les commandements, les conseils, les préceptes évangéliques y sont ainsi ramenés sans cesse à leur juste place et à leur maximum de vitalité.

Si le courant d’amour qui circule dans l’Église est la communion de tous et de chacun à une même vie, cette communion à la vie de Dieu est la seule source d’un amour mutuel pour la parcelle d’Eglise que nous sommes. Quel que soit l’aspect de cet amour qui ait besoin d’être régénéré parmi nous, rien d’autre que cette source ne pourra le régénérer.

Mais, cette charité vivante d’Eglise, telle que le discours après la Cène¹ nous en donne la charte et telle que la parabole de la vigne² nous en fournit l’image, vient du mystère de Dieu mais va jusqu’aux extrêmes limites de ce que sont les hommes.

Madeleine Delbrêl.
Œuvres complètes, tome 15. Pages 96-97.

¹ Jn 13, 31 à 17,26.

² Jn 15,1-17.